



CHARLOTTE TRICHET

Le bonheur au creux de leurs mains

*Elle se croyait seule au monde,
elle va découvrir que le bonheur est partout
pour celui ou celle qui sait où regarder...*

Charlotte Trichet

Le Bonheur au creux
de leurs mains

© Charlotte Trichet, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3060-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ceux qui, paupières closes, se croient dans l'obscurité

Avant-propos

J'ai pris quelques libertés avec la pandémie. Cette histoire n'est pas le récit de ce contexte au combien tourmenté et qui a, à jamais, changé notre perception du monde. Malheureusement nous en connaissons tous les rouages et les contours dramatiques qu'elle a entraînés. J'ai choisi de laisser glisser les mots et de m'affranchir des mesures qui en ont découlé pour rapidement ne plus en parler. Oublier cette période tourmentée. Comme si le fait de l'effacer dans ce récit pouvait lui rendre en dehors de ces lignes une part de réalité.

Au commencement de cette histoire donc, Leïla est chez elle, avec pour unique compagnon son chat. Persuadée de ne jamais se remettre de l'épreuve qu'elle vient de traverser.

Elle s'imagine seule mais ses souffrances l'empêchent de percevoir qu'elle ne l'a jamais vraiment été.

Dans l'infortune se dissimule toujours une lueur d'espoir mais l'obscurité nous rend parfois laborieuse sa perception.

Dans les prochaines heures, Leïla va faire des choix et se laisser guider aussi par des âmes bienveillantes qui vont, inéluctablement et définitivement, la conduire sur le chemin du bonheur.

1.

Je pliais depuis plus d'une heure maintenant méticuleusement toutes les pages de mon magazine. Du bout des doigts, page après page, je rabattais soigneusement chaque coin supérieur droit vers le milieu de la reliure. Pinçant ensuite l'angle supérieur du quadrilatère restant, je ramenaient le tout vers le bas de manière à former une sorte de losange.

Je me reculais par intermittence pour admirer mon œuvre.

L'ensemble devait, d'après Pinterest, créer un sapin de Noël. Je fis une moue dubitative et demandais l'approbation de Piupius qui, allongé sur le bureau, assistait depuis le début à mon désœuvrement artistique.

Soyons honnête, au énième jour du confinement on avait basculé dans un quotidien plus affligeant qu'étonnant.

La pandémie était arrivée pour moi comme une opportunité de fuir, de ne plus me confronter au monde extérieur. Faire une pause, une trêve. Analgésier juste pour un temps ma propre existence. J'oscillais donc maintenant entre envie de sortir de cette période étrange et la peur de rétropédaler dans un quotidien inadapté.

Le nez dans ma tasse de thé au gingembre, la seule chose excitante dans mon statut de confinée, je ruminais une nouvelle fois sur ce que pourrait m'apporter cette expérience parallèle.

Piupius sauta sur mes genoux :

— Je pourrais changer de travail ? élever des chats ? tu en penses quoi Piupius ?

Son air félin, comme à son habitude très détaché, ne laissait présager aucune réaction à ma proposition.

— Mais non je plaisante, tu es le seul chat de ma vie tu sais bien.

Il lova sa tête dans la paume de ma main ouverte. Il paraissait cependant troublé. Sans doute plus par ma tasse de thé brûlant qui pendait au-dessus de sa tête que par mon désir aussi vite apparu qu'évanoui d'élever des chats dans notre

20 m².

Puis comme un automatisme, je saisis la télécommande, mis la chaîne info.

Depuis le début de cette crise sans précédent, j'avais toujours l'impression en allumant la télévision d'être en triste adéquation avec le monde. Tous les deux plongés dans nos tourments. Essayant de lutter inlassablement contre un mal pernicieux et transparent.

Un scientifique expliquait une recrudescence des syndromes déclarés dit « de la cabane », appelés aussi « de l'escargot ». Il indiquait, que de plus en plus de gens avaient peur de sortir et de se confronter à nouveau au monde extérieur.

— N'importe quoi ! encore un illustre inconnu présent sur les plateaux pour s'exprimer sur un sujet mal maîtrisé....

Re-télécommande... Zappe... Re-zappe...

— Oh un téléfilm de Noël... En plein mois d'avril !!!...

— Ils ne savent plus quoi faire pour divertir les gens, j'te jure

— « Coup de foudre sous le sapin », on l'a jamais vu Piupius celui-là ? Si ? Allez on regarde un peu, on est dans la thématique de l'atelier artistique de l'après-midi et après promis on se bouge...

2.

Le président s'exprime à la télévision.

Le beurre fond dans la casserole dans un doux crépitement. J'ajoute les carambars.

Cette odeur me ramène tout droit à mon enfance et je sens déjà au fond de moi cette boule nauséabonde qui remonte peu à peu au fond de ma gorge et tente de m'asphyxier.

À l'époque, quand mémé Henriette ne savait plus comment nous rapatrier du fond du jardin à la cuisine, elle préparait systématiquement cette recette.

Allongés dans notre cabane, perchée à 1m de haut, le risque était mesuré mais nous étions alors de grands aventuriers. Ces week-ends et vacances avec le petit voisin de mémé, Estéban, sont les plus doux souvenirs de mon enfance. Déjà à cette époque, le quotidien était pour moi un univers hostile, happée par la malveillance des autres enfants, comme inadaptée au monde réel.

Ces pauses hors du temps chez mémé étaient à chaque fois une parenthèse enchantée. Au fil des années, Estéban avait pris sa place dans ma vie. Après le bac, nous nous étions retrouvés tous les deux à l'école à Paris, moi en formation d'art graphique et lui en psychologie. Inséparables, âmes sœurs, amis, parfois amants, l'ambiguïté d'une relation qui nous mena inexorablement à cette maudite journée de février.

J'ajoute le riz soufflé.

Le président s'exprime toujours. Le bruit du riz soufflé mêlé au clapotis des carambars fondus, rend temporairement l'intervention inaudible.

J'ajoute les chamallows. Malgré moi, cette madeleine de Proust m'enivre de délicatesse enfantine.

Nous avons nommé avec Estéban cette recette, Gloupi-Boulga¹*₁ en hommage au programme télé de l'île aux enfants. Du haut de nos dix ans, nous nous pensions déjà grands et observions notre enfance comme un pâle rejet d'une vie passée.

Je fais couler le mélange chaud sur du papier sulfurisé. Une fois froid, séparé en petites portions à manger tout entier, j'aurais déjà du régal de voir ces petites bouchées se reconstituer dans mon estomac.

Le président s'exprime toujours. Je lui trouve un style assez classe. Cette expression de gravité lui va plutôt bien. Il a du charme. J'essaie d'éluder la chevalière à sa main droite, trop monastique ou monarchique je ne sais pas, mais ce petit côté authentique n'est, à vrai dire, pas pour me déplaire. Je dérape, je suis peut-être confinée depuis trop longtemps, ou cette soudaine attirance ne résulte que d'une vie amoureuse loin d'être palpitante.

— D É C O N F I N E M E N T

Le mot est lâché. J'ai, je crois, arrêté de respirer.

— D É C O N F I N E M E N T

Leïla ressaisis-toi.

Je fixe la télé, subjuguée ? hypnotisée ? effrayée ?

— « Plan de déconfinement, dernier confinement, choix stratégiques, étapes, bilan, ... ».

Les mots se mélangent, j'ai la tête qui tourne, Piupius dort à poings fermés et ne semble pas mesurer l'ampleur de la nouvelle :

La merveilleuse digression est terminée !!!

3.

Tracer sa route.

4 heures plus tôt, j'avais éteint la télévision, rassemblé ma vie dans deux valises, mis Piupius dans sa caisse et nous roulions désormais sans but précis. À qui je vais manquer de toutes façons ? Je n'ai pas de famille, quelques connaissances mais pas de véritables amis. Estéban a quitté ma vie et même mémé Henriette appartient au passé.

Tracer sa route, c'est tout. Je croisais parfois mon propre regard dans le rétroviseur. Cette confrontation avec moi-même m'était toujours difficile. J'avais les traits tirés et l'anticerne depuis quelques semaines ne parvenait plus à cacher la rugosité de mon existence.

Je ne me suis jamais trouvée jolie. J'ai fait avec ce que j'avais sans jamais me soucier vraiment de ce que les autres pensaient de moi. Cela n'a aucune importance de toutes façons. D'une manière générale les gens ne me voient pas. Enfin pas au sens littéral du terme. Je me suis toujours considérée comme plutôt transparente. Je suis de taille moyenne, le teint naturellement hâlé, les cheveux longs et très bouclés. Une tignasse difficilement domptable que j'ai toujours imaginé comme étant un prolongement extérieur de ma personnalité.

J'avais élaboré dans ma tête depuis mon départ tout un projet de nouvelle vie. Finalement je pouvais mener mon activité professionnelle n'importe où et plus rien ne me retenait à Paris. Je regardais mes mains serrées sur le volant. Je desserrais un peu mon étreinte et retournais ma main droite. La paume était marquée des motifs du cuir et mes ongles avaient meurtri la peau sur l'envers de mon pouce. Cette trace me rappela à des souvenirs encore plus douloureux. Depuis combien de temps étais-je si contractée ? J'effectuais des mouvements circulaires de la tête, expirais longuement et tentais de me détendre. Je sentis mon corps se relâcher légèrement.

Ma décision était donc prise. J'allais donc traverser la France jusqu'à temps de trouver où poser mes valises. Je m'imaginai franchir une pancarte d'un petit village inconnu et avoir cette drôle de sensation d'être arrivée à destination. Je songeais à ma future maison.